

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N^o 222. — SAMEDI, 4 AOUT 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LA PRINCESSE LÆTITIA BONAPARTE
Fiancée au duc d'Aoste

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 AOUT 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Leon Leduc. — Les volets de bois verts, par Charles Ducharme. — Nos gravures. — Poésie. — Heures du soir, par Pierre Gigot Dutreuil. — Sains-Jean de Dieu, par un Touriste. — Cousins aux jeunes filles, par Mathilde Bourdon. — Science amusante. — La belle-mère. — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilletons.

GRAVURES : La princesse Lætitia. — Le Sacré-Cœur. — Gravures des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cinquante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juillet), aura lieu SAMEDI, le 4 AOUT, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



AVEZ-VOUS remarqué que jamais les discussions du Conseil Municipal de Montréal ne sont plus échauffées que quand il s'agit d'acheter une pompe à incendie.

Est-ce besoin de contraste ou désir de prouver l'utilité des engins protecteurs, je ne sais, mais la chose existe et nous venons d'en avoir encore la preuve, il y a quelques jours, quand il s'est agi de doter les pompiers d'une nouvelle machine à lancer l'eau.

Et chose assez curieuse, c'est que dans tous les conseils municipaux du monde, en pareil cas, on demande l'avis d'une foule de personnes, mais jamais celui des pompiers, et c'est ce qui explique un peu l'étrangeté des décisions des Pères de nombres de cités.

A entendre ces graves fonctionnaires, chaque pompe a des défauts suffisamment prouvés pour motiver un refus péremptoire, et cependant, comme il faut arriver à s'entendre, on finit par choisir la première venue.

On raconte que le conseil municipal d'une petite ville de France, après avoir discuté pendant plusieurs mois sur l'organisation d'un système de protection contre les incendies, adopta le règlement suivant qui peut servir de modèle à toutes les corporations présentes et futures :

..... à l'unanimité :
 Art. 1. La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies ;
 Art. 2. Tout habitant de cette commune est pompier en naissant ;

Art. 3. En cas d'incendie, la pompe ne sera déléguée qu'après une délibération du conseil, vue et légalisée par M. le maire et l'un des adjoints ;

Art. 4. La pompe à incendie doit être essayée la veille de tout incendie, afin d'être toujours maintenue en bon état.

Voici un règlement que je recommande à la cité de Montréal ; il n'est pas plus drôle que nombre des délibérations de son conseil.

Mais il fait si chaud !

* * * Quand je dis qu'il fait chaud, entendons-nous, c'est par à peu près, car on m'avoue que de tous côtés on se plaint et des pluies trop nombreuses et des soirées trop fraîches.

Quoiqu'il en soit, l'almanach et l'usage nous disent qu'il devrait faire chaud en ce moment, et comme j'ai beaucoup de respect pour les astronomes, qui font parfois les almanachs, et pour l'usage, qui forme les traditions, je ne puis admettre les racontars qui prétendent le contraire.

Du reste, une des preuves de ce que j'avance réside en ce fait qu'un inventeur vient encore de prendre un brevet pour un appareil à mouvement perpétuel, dont l'idée n'a pu germer que dans un cerveau surchauffé.

L'idée du mouvement perpétuel, dit un savant, n'est pas nouvelle, mais elle semble avoir été formulée pour la première fois dans le *Siddhanta Giromany*, un travail sanscrit sur l'astronomie, où il est question d'une roue garnie de trous à demi remplis de mercure, placée sur une ligne en zig-zag.

Au XIII^e siècle, Wilas de Hanecourt construisit une roue que du mercure et des marteaux, disposés en nombre impaire, devaient mettre en mouvement. Léonard de Vinci s'est exercé à cette recherche du mouvement perpétuel, mais sans plus de succès que ses devanciers.

Une seconde catégorie de moteurs est constituée par des appareils consistant en deux réservoirs d'eau à hauteur inégale, le supérieur fournissant par une chute d'eau de la force servant à remplir celui-ci aux dépens de l'inférieur, et devant fournir un léger excès de force non utilisée par ce travail que l'on eût employé à obtenir un effet moteur.

Parfois on remplace l'eau par des poids disposés partie autour partie à l'intérieur d'une roue.

Dans d'autres projets, l'eau devait être transvasée du réservoir inférieur dans le supérieur, par la capillarité et je vous avoue, en toute humilité, avoir travaillé à ce dernier système pendant plusieurs mois, alors que j'étais au collège étudiant à quatorze ans mes éléments de physique et de mécanique.

Vous dire ce que j'ai mis alors d'ardeur à la fabrication de mon appareil est impossible, et quand mon professeur, instruit de mes recherches, m'en fit comprendre l'inutilité, j'en souffris beaucoup, mais je me rendis à l'évidence.

Ce fut une de mes premières illusions perdues.

On a voulu aussi utiliser le magnétisme, et l'on a pensé pouvoir obtenir le mouvement perpétuel au moyen d'une balle tombant verticalement, qui remonterait ensuite un plan incliné, la ramenant à son point de départ attirée par des aimants. Le malheur est que si la balle exécute fort bien la première partie de sa tâche, elle se refuse à remonter, malgré les sollicitations de l'aimant.

Beaucoup de personnes peu instruites cherchent encore la solution de ce problème impossible, et j'en connais deux ou trois qui ont consacré à cette utopie bien des heures de travail qui auraient pu être employées d'une manière plus utile et plus productive.

Mais c'est là une de ces toquades dont le seul remède est la science, remède que les chercheurs refusent presque toujours d'employer, car il nécessite trop de travail et le sacrifice d'un rêve trop agréable.

* * * Franchement, il est difficile de trouver un *casus belli* dans cette affaire.

Voici comment les choses se sont passées :

Vers la fin de l'automne dernier — vous voyez que cela n'est pas bien nouveau — un sauvage du nom de Ketwinkwood Jim, appartenant à une tribu qui habite près du delta de la rivière Skeena, tua un autre sauvage qu'il accusait d'avoir jeté un sort à ses enfants. Un peu plus

tard, il partit pour la chasse, mais la nouvelle de l'assassinat étant parvenue à Victoria, Colombie Anglaise, cinq constables furent envoyés pour arrêter le meurtrier.

Lorsque l'agent et les constables arrivèrent à la rivière Skeena, l'agent écrivit à Jim de venir se constituer prisonnier, et il faut reconnaître que c'est une singulière manière, peu connue dans les pays civilisés, d'arrêter un assassin que de lui écrire une lettre à peu près conçue en ces termes :

Monsieur Jim,

Ayant appris que vous aviez tué dernièrement un de vos amis et attendu que vous demeurez dans un endroit très éloigné, j'ai l'honneur de vous prier, afin de m'éviter des fatigues et des frais de route, de vouloir bien vous constituer prisonnier entre mes mains, pour plus tard subir votre procès et être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Votre très humble serviteur,

X...

P. S. — Je vous attends à l'embouchure de la rivière Skeena.

Jim, qui est un brave sauvage, ne manifesta pas le moindre étonnement à la réception de la lettre, et, au lieu d'imiter un homme civilisé, qui se serait empressé d'aller faire un tour aux États-Unis, tout comme un caissier du Canada, Jim fit sa valise, qui ne contenait pas même un faux col, et se dirigea du côté de Skeena.

Comme il arrivait au village il rencontra les constables armés jusqu'aux dents et, comme il n'avait affaire qu'à l'agent, il allait s'engager dans un chemin de traverse, quand un des constables lui envoya une balle dans la tête.

On trouva sur lui la lettre de l'agent, et il est évident que le constable a eu tort.

Les sauvages ont été indignés de cette manière d'agir, et on rapporte qu'ils ont tué l'agent du poste, un des constables et ont enfermé les autres dans le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Et voilà pourquoi on a envoyé une batterie d'artillerie, sans canons, et un détachement de la police montée, pour augmenter un peu les difficultés.

Je crois qu'un des missionnaires de l'endroit aurait pu arranger l'affaire beaucoup mieux que ne pourront le faire les guerriers de Victoria, mais la police n'a peut-être rien à faire en ce moment et c'est un moyen comme un autre de tuer le temps que de tuer des sauvages.

* * * Il vient de se passer en Russie un événement qui aurait dû, à mon sens, provoquer un certain intérêt chez les nations civilisées, puisqu'il intéresse le monde chrétien tout entier.

Il s'agit de la célébration du neuf centième anniversaire de l'introduction du christianisme dans les pays slaves.

Les chroniques russes nous apprennent que vers la fin du dixième siècle, en l'année 988, Wladimir Ier envoya des délégués visiter les diverses Eglises des autres peuples afin d'en choisir une pour son empire ; à leur retour, ils conseillèrent le culte grec, à cause de son éclat extérieur. Le prince se rangea à leur avis et convertit son peuple militairement, en ordonnant à ses sujets de se rendre à la rivière pour être baptisés, sous peine de mort.

On avait que Wladimir ne badinait pas et pas un Russe ne refusa de se conformer à l'ordre royal.

Le paganisme ne trouva pas de martyrs, les idoles furent brisées et jetées à l'eau.

Avant de décréter le christianisme, Wladimir avait refusé d'adopter la religion de Mahomet, parce qu'elle proscrit l'ivrognerie, et "les Russes, avait-il dit, ne peuvent vivre sans cela."

La religion des Russes est, assez singulière, comme vous le savez, et bien que les sujets du czar se disent chrétiens, ils n'ont que des notions religieuses très rudimentaires, cependant, je le répète, la célébration du neuf centième anniversaire de leur pseudo conversion a son importance.

* * * On croirait que les savants font tout ce qu'ils peuvent pour nous dégoûter de ce que nous aimons le mieux, et ce que je viens d'apprendre va m'empêcher de manger désormais avec plaisir un poisson que j'aimais beaucoup.

Un médecin italien vient de faire à l'académie une communication aux termes de laquelle il annonce avoir découvert dans le sang des anguilles la présence d'un venin semblable à celui des vipères.

Une anguille d'un poids ordinaire renferme, dit-il, assez de venin dans son sang pour foudroyer dix hommes, mais elle n'a pas, heureusement, comme la vipère, la bouche disposée pour inoculer le poison.

Ce venin reste aussi sans effet, ajoute-t-il, lorsque l'on consomme l'anguille comme aliment parce qu'il est détruit à la température de l'eau bouillante.

C'est égal, si le savant italien est dans le vrai, nous devons veiller à ce que l'eau entre en pleine ébullition quand nous faisons cuire une anguille.

.. On a fait souvent aux chansons du jour le reproche d'être ineptes, cependant la dernière rengaine qui se chante actuellement à Paris a au moins un mérite, c'est d'exprimer une vérité.

Voici la chose :

Y a l'parti républicain,
Ça fait un.
Les ceuss' du juste milieu,
Ça fait deux.
Les ceuss' qui d'mandent un roi
Ça fait trois.
Le parti des Bonapart',
Ça fait quat'.
Les survivants d'Henri V,
Un, deux, trois, quatre, cinq !

Il vaut encore mieux chanter ça que de se tirer des coups de fusil.

Lein Ledren

LES VOLÉES DE BOIS VERTS

BÉBÉ lit le journal. Rendu à un certain entrefilet, il s'arrête et se met à pleurer.

—Qu'as-tu, mon ange, fait la maman, inquiète ?

—Ils... ils... ils ont battu papa !

—Pas possible !

—C'est vrai, bien vrai ; d'ailleurs, lis petite mère.

Il n'y avait pas à s'y tromper, car le journal annonçait à ses mille lecteurs et en caractères majuscules encore, que B***, candidat indépendant du comté de M***, avait reçu, dans une assemblée électorale tenue au chef-lieu du comté, la meilleure volée de bois verts qui se puisse administrer.

On comprend l'angoisse de madame, qui ne lisait le journal que depuis peu, c'était dans une paroisse éloignée et monsieur n'avait souscrit au principal organe du parti qu'afin de se donner plus de relief auprès de ses électeurs. Malheureusement, il s'y était pris trop tard, et le journal s'était trompé sur ses vraies couleurs : de là la bombe qui faillit mettre tout le village du candidat en émoi. On envoya télégrammes sur télégrammes pour savoir si monsieur était en danger. Point de réponse. Le médecin du lieu, interrogé généralement sur la gravité des blessures de bois verts, avait commencé par rire puis il avait tourné le dos à ses clients en grommelant une réponse évasive. Evidemment, il y avait du louche quelque part. Les plus inquiets faisaient déjà des préparatifs pour se rendre au chef lieu, de cette façon, au moins, on saurait à quoi s'en tenir.

L'arrivée inattendue du candidat roué les empêcha cependant de donner cours à leur projet. Il était à peine entré dans le village qu'il se vit cerné de tous côtés par la foule, qui se mit à l'examiner, à le serrer, à le palper en tous sens afin de s'assurer s'il était bien vivant et si l'on n'était pas en présence de son ombre.

Notre candidat, ahuri et ne sachant ce qu'on lui voulait, commençait à trembler.

—Mais tu es guéri, je crois, hasarde madame qui avait enfin réussi à percer la foule.

—Guéri !... de quoi ?

—De tes blessures.

—Quelles blessures ?

—Mais des blessures causées par la volée de bois verts que t'a administrée l'autre jour le tribun X***. Inutile de nier, grâce au journal, nous savons tout.

—Enfin, je commence à comprendre, c'est ma volée de bois verts dont tu veux parler ; ah ! ah ! ah !

—Oui, oui, ce n'est pourtant pas si diôle.

—Non ? ah, ah, ah ! mais ma chère, une volée de bois verts n'est rien autre chose qu'un terme de journaliste qui menace de passer à la postérité. Ah, ah, ah ! Recevoir ou donner une volée de bois verts ne signifie rien du tout. C'est tout simplement un petit compliment, le plus menteur des compliments qu'un journal fait au candidat de son choix, pour montrer qu'il est de beaucoup supérieur à son adversaire, et comme ce dernier lui rend le change par la voie d'un autre journal, il s'en suit que tous deux se portent admirablement bien, comme vous et moi, et que la volée de bois verts n'a jamais été vue ailleurs que dans la presse.

Madame comprit la leçon, mais elle en veut terriblement aux journalistes depuis cette époque ; aussi, gare à celui d'entr'eux qu'elle surprendra avec une « volée de bois verts » Il goûtera le manche de son balai et il verra que le bois sec pince encore plus fort que le bois vert.

En attendant que madame puisse se consoler à sa manière, ce qui ne peut tarder tant nos journalistes chéissent leur expression, surtout durant les luttes électorales, permettez-moi de vous poser une petite question.

Combien de fois nos journalistes mettent-ils la « volée de bois verts » en cause à l'époque des élections ?

Autant de fois je suppose qu'il y a de comtés dans la province de Québec.

Seulement soixante-cinq fois ! Je vous trouve bien modeste. Veuillez compter avec moi, l'union fait la force, nous trouverons peut-être plus. Il y a soixante-cinq comtés, bien. Combien y a-t-il de candidats par comté ? Règle générale, deux n'est-ce pas. Si ces candidats s'administrent mutuellement la volée légendaire, cela fait déjà cent trente volées, et si nous nous rappelons que chaque candidat fait en moyenne quinze discours, nous atteignons, sauf le cas d'une coquille typographique, le joli chiffre de mille neuf cent cinquante volées de bois verts ! Ceci n'est encore qu'un acompte. Alignez encore le nombre des orateurs de chaque candidat avec leur bagage de périodes, et enfin le nombre des journaux qui font fleurir la fameuse expression d'un bout à l'autre de la province, vous arriverez à un chiffre tellement fabuleux, que vous vous surprendrez à répéter avec le défunt Cyprien de la Patrie : « Mes côtes ! mes pauvres côtes ! »

Si après cela nos journalistes ne jettent pas la « volée de bois verts » aux orties, ma foi, ils sont incurables.

Pourtant, il y aurait encore un remède.

Les dénoncer au gouvernement local sur l'air de :

Mus'lez ça, mus'lez ça,
Pas d'tapage
C'est l'usage.
Y a pas à sortir de là,
Mus'lez ça, mus'lez ça.

Et pourquoi les museler ?

Parce que... parce que... si on leur accorde encore la coupe des bois verts pour des fins électorales il n'y aura plus bientôt que des troncs d'épinettes dans nos forêts !

M. Ducharme

NOS GRAVURES

LE SACRÉ-CŒUR

LE grand nombre de statues existant déjà et reproduisant ce divin modèle, rend la tâche de l'artiste toujours difficile. M. Montagny nous semble avoir bien rendu le caractère de grandeur, de mansuétude et de miséricorde

que les trésors du Sacré-Cœur doivent imprimer sur les traits et donner à l'attitude et aux gestes du protecteur de la France chrétienne.

LA PRINCESSE LÆTITIA

La princesse Lætitia, fille du prince Napoléon, est fiancée au duc d'Aoste, son oncle. Cette union princière est absolument décidée et a été annoncée officiellement à la cour d'Italie. Le mariage aura lieu à Turin, vers le milieu de septembre, et la bénédiction sera donnée par le cardinal Alimonda. Le Saint-Siège a accordé les dispenses nécessaires.

Le prince Amédée duc d'Aoste, ancien roi d'Espagne, est le frère du roi d'Italie et de la princesse Clotilde. Il avait épousé la princesse Victoria, duchesse de la Cisterna, morte il y a plusieurs années, lui laissant trois enfants que la princesse Lætitia, dans sa grande douceur et son exquise bonté, affectionne déjà comme les siens. L'ancien roi d'Espagne a quarante-trois ans, et sa fiancée en a vingt-deux.

La princesse Lætitia est admirablement belle, rappelant le type césarien de la famille Bonaparte. Ce mariage est le résultat d'une inclination mutuelle qui date déjà de longtemps, et qui a été très encouragée par les deux familles. Mais si les sentiments personnels des futurs époux sont satisfaits, les convenances politiques ne le sont pas moins, et le prince Napoléon a le droit d'être fier de l'union qui se prépare pour sa fille.

De son côté, le roi Humbert ne se montre pas moins satisfait de ce projet qui resserre les liens entre sa famille et la famille des Napoléon, et il a promis à sa future belle-sœur d'assister à ce mariage avec la reine et toute la cour et d'organiser de grandes fêtes à cette occasion.

HEURES DU SOIR

I	VI
Brunette Jeunette, L'astre des nuits Scintille Et brille, Sois sans ennuis.	La branche Se penche En admirant, La brise, Eprise, Va, soupirant.
II	VII
Ma mie Chérie... Quel doux émoi ! Ma lyre S'inspire Auprès de toi.	Ramure, Verdure, Tout est fraîcheur... Tendresse, Ivresse Gagnent mon cœur !
III	VIII
La rive Plaintive Jette une voix Charmante, Tout chante Dans les grands bois.	Te suivre Et vivre Pour toi longtemps, J'en donne, Mignonne, Mes dix sept ans.
IV	IX
Bel ange, Mélange Avec ces chants, T'a flamme, Ton âme Et tes accents.	Mais, rire, Délire, Joyeux instants, Tout sombre Dans l'ombre, L'oubli du temps.
V	X
L'étoile Sans voile De l'infini Ecoute Et goûte Ton chant béni.	Je t'aime !... De même, Aimons tous deux ! Ensemble, Ce semble, L'on est heureux !

René Ligo Dutanel

Salaberry de V..., juillet 1888.

La politique est l'occupation de gens qui ne peuvent plus rien faire, ou le tremplin de jeunes qui n'ont encore rien fait.—J. LES CLARETIE.



SALON DE 1888. — LE SACRÉ CŒUR
Statue plâtre, par M. Montagny

SAINT-JEAN DE DIEU

L'ÉTRANGER qui visite pour la première fois notre pays est frappé du grand nombre des monuments monastiques et des maisons de charité et d'éducation qui couvrent son sol. A Québec et à Montréal, comme à Sorél, aux Trois Rivières, à Saint-Hyacinthe, et dans beaucoup de nos villages, son œil rencontre partout, outre les églises, des couvents, des collèges, des séminaires. Ce spectacle l'impressionne et il porte haut dans son estime le peuple canadien. Souvent il le proclame le peuple le plus religieux du monde et en même temps, par là même, le plus heureux. Franchement, sans vanité nationale, il y a du vrai dans cette appréciation. Pour peu qu'un Canadien voyage en dehors de la patrie, il n'est pas longtemps sans faire les mêmes remarques, et se dire avec une douce satisfaction que son cher pays soutient avec avantage la comparaison avec les autres sous le rapport moral et religieux.

D'où vient cela? L'histoire, je crois, nous donne la réponse.

Tandis que les Anglais s'empressaient d'établir partout des comptoirs dans les colonies qu'ils fondaient en Amérique, les rois de France, préoccupés de sentiments plus élevés, avec la gloire et les avantages matériels de la patrie, cherchaient à entrer dans les vues du Christ par l'extension de sa divine religion. Nos pères secondaient cette pieuse intention de leurs Souverains, et fondaient à même leurs deniers ces vieilles institutions que l'on aime tant à revoir aujourd'hui : les couvents des Ursulines, les hospices de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital-Général, les Séminaires de Québec et de Montréal.

Les générations suivantes suivirent leur bon exemple, et aujourd'hui, le sol de notre province de Québec est littéralement couvert d'églises et d'institutions de toutes sortes.

Entre autres maisons qui font notre gloire, et dont bon nombre de Canadiens ne soupçonnent peut-être pas toute l'importance, est le grand Hospice des aliénés de la Longue-Pointe, sous le vocable de Saint-Jean de Dieu.

Je dis grand, et cela sous tous rapports; grand par les dimensions de la bâtisse, grand par l'étendue de la propriété, grand par l'excellence de la conduite qui est tenue dans cet établissement.

Le visiteur est d'abord frappé des proportions colossales de cet édifice. Il mesure 630 pieds de façade; il a six étages, et quoique fait par parties et à des époques diverses, il offre un coup d'œil tout à fait imposant. La magnifique avenue qui y conduit, et les brillants parterres qui l'entourent, nous donnent une réminiscence des fameux jardins de Versailles. Au loin la vue jouit d'un spectacle enchanteur. A droite s'élève la montagne de Montréal, ayant à ses pieds la grande ville étincelante de clochers, de toits et de dômes. Un peu plus au sud, court dans l'espace le beau pont Victoria. En face de l'Asile, notre grand fleuve passe avec calme et majesté, et semble dire: « C'est avec raison que je m'appelle le majestueux Saint-Laurent; peu de fleuves dans l'univers ont une apparence aussi royale. » Un peu plus loin que le village de la Longue-Pointe, reposent avec grâce au sein de ses ondes, comme des corbeilles de verdure, plusieurs îles ornées de bocages et de maisonnettes à la Jean-Jacques. Le long du fleuve, sur un espace de cinq à six lieues, l'œil contemple avec bonheur les églises de Boucherville, de Longueuil et de Varennes. Enfin, en arrière de ce tableau, à l'horizon, s'élève la pittoresque montagne de Belœil, qui semble se complaire, suivant la température, à changer de formes comme certaines personnes à changer de parures. Quelquefois elle s'enveloppe de nuages à l'exception de la tête; d'autres fois c'est la tête seule qui se drape de nuages, et alors elle ressemble à un Turc avec son turban blanc, bleu ou rouge. D'autres fois encore, les nuages se groupent autour de la montagne, et forment comme un immense parasol qui fait songer aux Mandarins chinois trônant sous le dais traditionnel. Somme toute, je le répète, la perspective ici a de quoi charmer le plus insensible des hommes. Aussi j'imagine que quelquefois l'œil

du pauvre captif de l'asile, pour qui la joie et les jouissances n'existent plus ici-bas, est agréablement surpris par quelques uns des traits ou par l'ensemble de ce tableau. Un rayon de bonheur brille un instant dans ce cerveau plus ou moins troublé. Une douce joie s'insinue dans ce cœur qui ne connaît plus, depuis longtemps peut-être, que la peine et l'amertume. Il remercie le ciel de l'avoir conduit dans un si beau séjour, et d'avoir jeté là les germes de sa guérison.

Maintenant, entrons dans l'Hospice. Nous ne sommes pas moins frappés de ce qui s'offre à notre vue. Quels vastes et beaux corridors! Quelles belles chambres de chaque côté! Quelle propreté partout! On se croirait dans une chapelle de couvent. Visitez toutes les salles, mêmes spectacles, mêmes impressions! L'ordre et la propreté régissent partout; les planchers, les meubles, les lits, tout est net et sent le net. Les patients en général ont une tenue digne, respectueuse.

Deux pièces attirent surtout l'attention du visiteur : le salon et la chapelle. Le salon s'étend sur la jolie longueur de 130 pieds. On peut y placer à l'aise, je crois, trois ou quatre cents personnes. Il est orné d'un magnifique tapis, de jolis tableaux et d'un excellent piano.

J'ai prononcé, il y a un instant, le mot de chapelle; j'aurais dû dire église. En effet, ce sanctuaire est véritablement une église capable de contenir six ou sept cents personnes. Il est de style grec et décoré avec goût. La première impression qu'on y éprouve en entrant est des plus réjouissantes. Aux offices publics, surtout dans les grandes fêtes, les cérémonies se font avec pompe. On y chante de beaux morceaux et on exécute de la bonne musique. La musicienne, (une patiente de l'asile, m'a-t-on dit,) qui tient actuellement l'orgue, entend fort bien les secrets du métier.

On me dit que la propriété de l'asile vaut un million. Je le crois sans peine quand je considère l'étendue du terrain, le nombre et la valeur de ses dépendances, les améliorations principales qui l'embellissent, et surtout l'immensité de la bâtisse avec son riche ameublement. C'est une paroisse que cet établissement. Son personnel se montait, il y a quelques jours, au chiffre respectable de 1486 personnes; de manière que l'on peut dire que l'Asile est la paroisse de la Longue-Pointe, tandis que celle-ci, ne comptant que 450 communicants, n'est qu'une communauté.

Une des choses qui frappent le plus l'esprit du visiteur de l'asile, c'est la conduite des Sœurs qui le dirigent. Ah! c'est sous ce rapport qu'on constate la puissance divine de la religion. C'est là le secret des merveilles d'ordre, de travail et d'économie qui s'y opèrent. Ici je me sens impuissant à donner la note juste. Il faudrait avoir pour cela la lumière et la vertu de ces anges gardiens de l'aliéné. Quel travail considérable chaque jour! quelle sollicitude continue! quelles délicates attentions à l'égard de tous les patients! En retour aussi quel respect et quelle obéissance de la part de tous ces déshérités de la société, même de ceux qui sont le moins maîtres d'eux-mêmes. Quelle est la mère, j'ose le dire, qui se sacrifie ainsi pour ses propres enfants? Elle se laisse quelquefois en présence d'une longue et pénible maladie, elle se décourage... La Sœur hospitalière ne fléchit pas, elle.

Toujours dans les hauteurs salubres de la foi, toujours l'œil de l'âme dans la lumière divine, toujours le cœur nourri du pain des anges, elle est forte de courage et d'amour. (La Sainte Ecriture dit que l'amour divin est fort comme la mort.) Une douce sérénité emblème, de sa paix intérieure, brille sur sa figure.

J'imagine que souvent dans la journée, surtout dans les visites au Saint-Sacrement, la Sœur de la Charité se rappelle les paroles que Notre-Seigneur prononcera au jugement dernier en faveur de ceux qui auront pratiqué les œuvres de miséricorde: « Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez logé; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. » Oui,

disons le hautement : heureux les hospices qui ont pour les diriger de pareils guides!

Un souvenir en passant.

A la Saint-Jean-Baptiste, cette année, la supérieure, Sœur Thérèse, voulut causer un plaisir nouveau à ses chers enfants, en chômant avec pompe la fête nationale. Je dois proclamer, à l'occasion, que cette Révérende Sœur est l'âme de l'hospice. C'est elle qui a présidé à sa construction et qui en a dirigé le développement merveilleux. Elle est vraiment la Providence de l'Asile, voyant à tous les détails, depuis la cuisine jusqu'à la correspondance et à la comptabilité. Elle s'intéresse surtout, elle s'ingénie de toutes manières à faire plaisir à ses bien-aimés patients.

Pour mieux fêter la Saint-Jean-Baptiste, elle fit venir les costumes et les habits qui ont servi à la brillante cavalcade qui s'est faite à Montréal, il y a quelques années. Donc, grande fête religieuse à la chapelle le matin. Dans l'après-midi, procession autour de l'asile et dans le village de la Longue-Pointe. Le soir, réunion des Sœurs, des gardiens et des patients autour des parterres et sous les bocages. Musique, chant, feu d'artifice, tout est mis à contribution.

Je considérais avec un vif intérêt tout ce spectacle, et j'admiraï l'influence qu'exercent les Sœurs sur ce monde désorienté. Cependant, je n'étais pas sans éprouver un sentiment d'inquiétude. Si prenait fantaisie à tout ce monde-là de déguerpir et de prendre la clef des champs, ce serait chose facile; car l'espace est libre de tous côtés et les ténèbres de la nuit favoriseraient.

Je m'approche de la supérieure.

—Dites donc, Sœur Thérèse, vous ne craignez pas quelque mésaventure?

—Non.

—Mais il se fait tard et les issues se présentent partout.

—N'importe. Je ne crains rien; je connais mon monde.

En effet, vers neuf heures, le signal de la rentrée se donne, et tout le troupeau de rentrer au bercail comme des élèves de collège ou de couvent après l'heure de la récréation. N'est-ce pas admirable?

De concert avec les Sœurs de la Providence, monsieur l'aumônier de l'asile, le révérend M. Leclerc, consacre sa vie au soulagement des pauvres aliénés. Homme sage et pieux, ses talents et ses connaissances auraient pu lui permettre de jouer un rôle plus en vue; mais il préfère couler ses jours dans cet humble poste. Dieu lui a fait le don rare de se dévouer pour les malheureux, de les traiter avec douceur et charité, de réaliser en sa personne la parole de Notre-Seigneur: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Lui aussi doit souvent s'encourager par les paroles de Notre-Seigneur au jugement dernier.

La partie médicale est sous la direction de M. le Dr Bourque, premier médecin de l'asile et spécialiste distingué. Très intelligent, amant de la science, laborieux et excellent chrétien, il est l'homme qu'il faut dans cette position si délicate et si difficile.

Il est assisté de M. le Dr Barolet, jeune médecin qui se distingue lui aussi par ses connaissances et son amour de l'étude.

Les gardiens, qui se composent d'un certain nombre de jeunes gens, jouent un rôle qui a bien aussi son importance. Ces jeunes gens ont fort bonne mine et se distinguent par leur conduite religieuse et morale. Ce sont eux qui font les frais de la musique et du chant à la chapelle. Ils ont organisé parmi eux une jolie bande de musique et chantent des morceaux harmonisés.

Je termine cette longue correspondance par un mot sur une autre maison dirigée par les Sœurs de la Providence, située à quelques arpents de l'asile, tout au bord du fleuve. Le touriste, qui voyage à bord du Québec ou du Montréal, regarde avec intérêt cette longue maison noyée dans la verdure. Elle a été fondée par le révérend Messire Drapeau, ancien curé de la Longue-Pointe, pour y donner l'instruction aux jeunes filles de la paroisse, et pour recevoir les personnes en convalescence ou qui aiment à passer l'été dans la solitude. Sa proximité de l'eau en fait une des positions les plus hygiéniques. De beaux arbres et de belles allées permettent à ses hôtes de se

promener à toutes les heures du jour, en respirant le bon air du fleuve.

Cet établissement est sous la direction de la révérende Sœur Marie de la Charité, fondatrice du Couvent de la Providence des Trois-Rivières, et qui a laissé dans cette ville un si bon souvenir. Il porte le nom de Providence Saint-Isidore.

UN TOURISTE.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

LES PARENTS

DÉcalogue, que le Seigneur donna à Moïse sur le Mont Sinaï, est de nos jours foulé aux pieds, outragé, moqué. Dieu, notre maître et notre Père, est-il adoré ?

Son nom n'est-il pas blasphémé, à toute heure, par les hommes, par les enfants même ? Son jour saint, ce jour qu'il s'est réservé, les ouvriers, les entrepreneurs ne le profanent-ils pas par le travail défendu, en réservant le lundi aux plaisirs, à l'oisiveté ? Le quatrième commandement :

Tes père et mère honoreras,

est lettre morte pour un grand nombre; le respect pour Dieu étant aboli, il en résulte un profond mépris pour l'autorité paternelle, mépris qui va bien loin, hélas ! puisque jamais le plus révoltant des crimes, le parricide, n'a été aussi commun.

Détournons les yeux de cet affreux tableau. Vous, jeunes filles chrétiennes, bien apprises, bien élevées, vous aimez Dieu pas autant qu'il le faudrait. Votre amour n'est jamais assez grand, vous tâchez de le servir. Vous gardez, je l'espère, le repos du dimanche, vous ne jurez pas, cela, j'en réponds. Mais le quatrième commandement, êtes-vous sûres de l'observer dans son étendue ? Y réfléchissez-vous parfois ?

Vous avez une mère, déjà usée, fatiguée par les labeurs de la vie; sa santé est peut-être ébranlée, son esprit est plein de soucis... les enfants à élever, le pain quotidien à gagner, des dettes peut-être à payer; peut-être aussi souffre-t-elle de quelque différence d'humeur entre elle et son mari, peut-être les fredaines d'un fils font-elles saigner son cœur, tout cela est possible, tout cela se voit tous les jours. Eh bien ! vous, sa fille, êtes-vous pour elle une jeune amie, une douce et consolante compagne ? lui parlez-vous avec respect, avec égard, ne la brusquez-vous jamais ? prenez garde ! une parole dure fait au cœur de la mère une blessure silencieuse; ce sera un chagrin ajouté à beaucoup d'autres, et vous, sa fille, vous en seriez l'auteur ! Vous oublieriez tant de soins, de tendresse, de dévouement prodigués à votre enfance ! pensez à ce que vous lui avez coûté, et la patience et le respect vous paraîtront moins difficiles.

Autre question : vous gagnez de l'argent. Vous êtes modiste, ou couturière, ou demoiselle de magasin, ou femme de chambre : faites-vous de cet argent un usage raisonnable, digne d'être approuvé ? Peut-être payez-vous à vos parents une petite pension pour la nourriture et le logement ou bien, vous êtes nourrie et logée chez vos maîtres. Dans le premier cas, vous ne devez pas vous borner à la somme, étroite, même calculée, que vous versez toutes les semaines au budget paternel, et vous désintéresser, parce que vous payez, des soucis et des préoccupations de votre famille; vous ne pouvez, si vous avez un peu de cœur, demeurer impassible devant ces peines d'argent, très cuisantes, et ne pas aider à habiller la petite sœur, à payer l'apprentissage du petit frère, ou à solder une dette criarde chez le boulanger ou l'épicier. Vous sacrifierez votre toilette, vos goûts de parure, vos fantaisies, vous donnerez une bonne robe à la petite fille, un veston au garçonnet, vous aurez en moins une des tentations que les grands magasins vous offraient mais vous aurez la satisfaction au fond du cœur ! et plus tard, quand vous serez vieille, car enfin on vieillit, vous n'aurez pas toujours des cheveux noirs et un visage sans rides. plus tard tournant les yeux vers le passé, vous penserez à vos parents, aux petits sacrifices que vous aurez pu faire en leur faveur, et vous serez contente et

paisible; vous aurez ce qu'il y a de plus doux au monde.

Un beau souvenir dans un cœur sans remords !

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que de vos rapports avec votre mère, parce qu'il y a plus d'intimité entre la mère et la fille; mais votre père, qui a tant travaillé pour vous, a tous les droits aux mêmes sentiments de respect et d'amour. Peut-être, lui aussi, est-il assombri par la fatigue, par les déceptions, par la gêne; son humeur est peut-être inégale, il a peu d'effusions, peu de caresses, il souffre, car il porte le poids du jour et de la chaleur; vous, jeune, bien portante, enjouée, vous pouvez beaucoup pour son bonheur. Des soins, une parole aimable, quelques caresses épanouiront cette âme triste. Vous fâchez de lui rendre la maison aimable pour l'arracher au cabaret et au comptoir de zinc... Si par votre bonne grâce, votre douceur, vous pouvez le dégoûter de ces tristes plaisirs, quelle victoire ! et que votre mère serait heureuse ! Vous avez, jeunes filles, une belle mission à remplir; vous serez, si vous le voulez, le trait-d'union de la famille; on cherche à la désunir, la politique et le café éloignent les hommes du foyer; vous pouvez les y ramener par vos attentions, votre bonté, vos sentiments affectueux. Le quatrième commandement est le lien sacré qui unit les enfants aux pères; comment un père pourra-t-il rendre malheureux l'enfant qui le respecte et qui l'aime ? Et si cela arrivait, votre Père qui est au ciel, dont vous aurez accompli les volontés, sera votre récompense. Encore une fois, chères jeunes filles, ne vous laissez pas aller aux habitudes modernes, qui dissolvent et la famille et les généreux sentiments, qui crient sans cesse : Chacun pour soi ! N'adoptez pas ces maximes basses et cruelles. Vivez pour Dieu, aimez, respectez, aidez vos parents, et si parfois ces actes de vertu vous coûtent, regardez autour de vous, observez et vous verrez la désobéissance et la dureté des enfants envers leurs parents, toujours punie en ce monde, et les promesses de la vie et de prospérité s'accomplissant toujours pour ceux qui ont gardé la loi du Sinaï, le quatrième commandement. — MALTHILDE BOURDON.

SCIENCE AMUSANTE



UN CHÊNE DANS UN VERRE D'EAU

Traversez par un fil solide, dans le sens de son axe, un gland de chêne ramassé dans la forêt voisine; assujettissez ensuite ce fil en travers d'un verre rempli d'eau, de façon que le gland flotte à la surface du liquide, sans toutefois pouvoir s'y promener; attendez et observez.

Bientôt se formera une radicelle, qui s'allongera vers le fond; puis la partie supérieure de la graine s'ouvrira, et il en jaillira une petite tige garnie de deux feuilles délicates et tendres, laquelle grandira et prendra de la force—si Dieu lui prête vie. Alors, on pourra le planter dans la terre; et avec le temps, s'asseoir à l'ombre du chêne ainsi élevé dans un verre d'eau; mais il faudra beaucoup de temps.

LA BELLE-MÈRE



U'EST CE qu'une belle-mère ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

C'est elle qui ordonnait à sa fille de baisser les yeux en passant devant les statues des Tuileries. C'est elle qui a refusé de passer la soirée au Théâtre des Variétés ou du Palais-Royal plutôt que d'exposer votre époux d'aujourd'hui à rougir des mots à double entente et des situations risquées.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.

* *

Marcelin, que j'ai rencontré hier à Royan se promenant tout rêveur sur la plage, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il n'avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception, il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

—Quelle mine de possédé ! m'écriai-je en le voyant.

—Ah ! mon ami, balbutia-t-il si tu savais !.....

—Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

—Qui m'eût dit cela, l'année dernière ? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : *Mère et fille sont sœurs*. Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tournoy, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer.....

—De quoi te plains-tu ?

—Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale !.....

—Je ne comprends pas du tout.

—Tu vas comprendre. "Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remarierez-vous ?

—Jamais, répondit-elle.

—Mais mademoiselle votre fille ?

—Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

—Alors si je vous demandais sa main ?

—Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté à vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

—Trente-trois ans.

—On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère.....

—Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous.....

—En effet, le rôle me conviendrait peu.

—Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

—C'est convenu ?

—Et tu as épousé ?

—J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri... il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse envoler.

—Et la mère ?

—La mère est restée ce qu'elle était, riieuse, enjouée, avide de plaisirs. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... Et moi aussi par conséquent. Si je risquais parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

—Mais mon ami vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !..... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !.....

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

—Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonée aux mercredis du cirque... Elle va au bal trois fois par semaine... Elle ne fait que lire et que chanter... Cela passera avec l'âge.

—Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Maleter, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : "Monsieur, si vous pensez que j'ai été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère !....."

—Eh bien ! as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut-le-corps.

—Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances... Mon rôle est d'empêcher madame Diamanty d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépouillerait ma femme....

—J'avoue que la situation est difficile.

—Et cette évaporée, cette folle me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur les devoirs des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

—Vraiment ?

—Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

—Quelle chose de drôle ?

—Elle m'a dit, en me tournant le dos : Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère !

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES, LA CONVERSATION

(Suite)

Les femmes bien élevées ne médisent jamais d'aucune de leurs connaissances; elles ne les ridiculisent pas, et si elles se permettent une plaisanterie, elle est tout innocente et non piquante. On peut, au contraire, dire tout le bien possible de ses amis et les défendre, si on les attaque, — absents ou présents. On y met beaucoup de douceur, mais on ne cache pas la peine qu'on éprouve à entendre des choses désagréables sur le compte de ceux qu'on estime et qu'on aime. Si les critiques sont trop justes pour être réfutées, on répond: "Que voulez-vous, je les aime ainsi." L'interlocuteur se taira alors immédiatement, s'il "a du monde", car il comprendra qu'il désobligerait en continuant ses satires.

Du reste, une règle générale est à observer dans les relations. Il ne faut jamais froisser autrui dans ses affections. Il est si facile de retenir une parole qui peut affliger, blesser. En matière religieuse et politique, on fait bien également de ménager un peu les adversaires honnêtes, dont les convictions sont sincères; et toute espèce de discussion doit être courtoise de part et d'autre. Lissons nous aller à l'impulsion de notre généreuse nature française et n'imitons pas, dans leurs querelles, les lourds et entêtés Germains, non plus que les orgueilleux Anglais.

Une manière de mettre au supplice les maîtres de la maison, c'est de prendre un ton hautain ou malveillant à l'égard d'une autre personne reçue en même temps. Les gens du logis ne savent que faire pour couvrir l'impolitesse, la grossièreté de l'offenseur, pour témoigner leur sympathie à celui qu'on attaque, sans irriter, toute fois, le personnage qui se permet pareille incartade. Quelquefois, le dédain, l'animadversion sont réciproques et je vous demande la figure que font les maîtres de la maison entre ces deux coqs montés sur leurs ergots? On n'est pas parfait, mais si l'on n'est pas assez rompu aux bienséances pour dominer sa rancune ou son antipathie, le sens commun, à défaut de savoir-vivre, on se retire, au grand soulagement des maîtres du logis et suivi de leur reconnaissance. On n'a pas le droit de faire souffrir un tiers de ses griefs ou de ses ressentiments. C'était pour épargner cette cruelle gêne à ceux qui recevaient qu'aux siècles derniers, quand un homme avait encouru la disgrâce d'un prince du sang ou d'un puissant seigneur, le capitaine des gardes de ce haut personnage allait s'incliner devant le gentilhomme qui avait perdu les bonnes grâces de son maître et lui disait: "J'ai l'honneur de vous prévenir que monseigneur vient d'entrer dans ce salon." On s'éloignait incognito, non pour soi mais pour ne pas mettre son hôte dans un mauvais cas. Ce dernier ne pouvait, en ce temps-là avoir l'air de donner tort à une sommité sociale, en accueillant une personne à laquelle cette sommité semblait avoir retiré sa bienveillance. Et, autrefois, le sort des gens dépendait souvent d'une interprétation de conduite faite en ce genre par une personne toute-puissante.

Il n'en est plus ainsi, Dieu merci! Cependant, s'il n'ont pas l'autorité nécessaire pour réconcilier deux ennemis, les maîtres de la maison éviteront, malgré notre indépendance moderne, de l'entretenir de l'un en présence de l'autre, lorsque tous les deux appartiendront à leur cercle. La plus élémentaire loyauté leur défend de parler contre l'absent, et il est difficile de faire son éloge devant celui qui le hait, car dit Voltaire, nous nous tenons pour offensés si on loue notre ennemi devant nous. Mais alors pour être tout à fait habile, équitable et bien élevé, il faut la même réserve à l'égard de chacun des adversaires.

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

Encre à marquer le linge.—Trempez d'abord le linge dans une solution carbonate de soude contenant un peu de gomme arabique, faites sécher et écrivez au moyen d'une plume d'oie avec la solution suivante: nitrate d'argent, 15 grammes; gomme arabique, 8 grammes; eau distillée, 40 grammes.

Pour garder le beurre longtemps frais.—Voici un nouveau procédé dont on dit beaucoup de bien. Enveloppez le beurre dans un linge bien propre, imbibé de bon vinaigre, et aspergez-le tous les huit jours avec ce même vinaigre, placez-le dans une cave aérée, sèche et fraîche et vous conserverez ainsi votre beurre frais et d'un goût excellent, pendant plusieurs mois.

Entretien des foulards de soie.—Il est facile de conserver à peu de frais les foulards de soie, le brillant, le moelleux et la souplesse du neuf. Après les avoir savonnés au savon blanc et à l'eau tiède et les avoir bien rincés, on les met trempés dans de l'eau de son. On prend pour cela une poignée de son par foulards, on fait bouillir et on passe à travers un linge; lorsque la soie a trempé quelques minutes dans cette eau, on l'essuie dans un linge et on la repasse.

Comment il faut boire le lait.—Certaines personnes se plaignent de ne pouvoir prendre de lait sans en être incommodés et l'attribuent à une altération probable du liquide. Presque toujours cela tient uniquement à ce quelles boivent trop vite. Il faut mettre au moins trois minutes à boire un verre de lait. Le contenu d'un verre avalé précipitamment se transforme dans l'estomac en un amas de caillé dont la surface extérieure se trouve seule en contact avec le suc gastrique, tandis que la même quantité de lait bue à petits traits se coagule partiellement, est entièrement pénétré par le fluide digestif et se digère sans aucune difficulté.

CHOSSES ET AUTRES

—Petit dialogue: "Figurez-vous que ce matin, je me suis réveillé toute bête." "Et comment vous êtes-vous couché?" "Comme à l'ordinaire."

—On demande quatre choses à une femme: que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur coule sur ses lèvres, et que le travail occupe ses mains.

—A l'école. Le professeur: "Supposons que huit d'entre vous avez ensemble 48 pommes, 32 pêches, 16 melons et 36 prunes. Qu'est-ce qu'aurait chacun de vous?" Un élève: "Mal au ventre."

—Quelle est la chose qui, étant semée en un endroit, est moissonnée ailleurs, demandait on un jour à Aristote; il répondit: "C'est le bien que l'on fait dans ce monde, parce qu'on n'en recueille le fruit que dans l'autre."

—Les anglais sont macabres. Un industriel des plus ingénieux vient d'inventer un nouveau genre de cercueil à l'usage des personnes qui redoutent d'être enterrées vive. Quand la personne enterrée se réveille, elle n'a qu'à appuyer sur un ressort. Et crac! une corde à boyau préparée à cet effet, l'étrangle immédiatement.

SACRIFICES HUMAINS DANS L'INDE.—D'après des avis de Calcutta, un sacrifice humain a eu lieu dans les provinces centrales de l'Inde, près de Nagpour. Un garçon de seize ans a été offert en sacrifice; la tête a été séparée du tronc et offerte à un dieu. La police a fait une enquête; on craint que la population des provinces centrales n'obéisse souvent à cet horrible coutume.

POIDS DU CERVEAU.—Le professeur Bischoff, de Munich, a trouvé entre le cerveau de l'homme et celui de la femme une différence moyenne de 104 pour 100.

Il attribue cette différence à l'infériorité de culture intellectuelle chez la femme. Il se pourrait, alors, après plusieurs générations, que la femme, s'instruisant à l'égal de son compagnon, eût un cerveau égal à celui de l'homme. Ce ne serait pas pour elle un avantage au point de vue de l'esthétique.

ET LA MER MONTAIT TOUJOURS!—Nous ne croyons pas qu'en fait de statistique il y ait quelque chose de plus renversant que celle de l'immigration aux Etats-Unis. En 1820, il y avait à peine 8,000 étrangers; en 1825, 10,000 tout au plus; en 1830, 23,000; en 1835, 45,000, et en 1840, près de 100,000. Depuis cette époque, la marée n'a fait que monter d'une façon constante. En 1855, elle atteignait par an 200,000; en 1870, 300,000; en 1872, 400,000; en 1882, 788,912, si bien qu'aujourd'hui il y a chez l'Oncle Sam 13,632,771 immigrants connus, sans compter tous ceux qui ne s'arrêtant pas au Castle Garden, échappent à la statistique.

PETITES FILLES.—On dit toujours qu'on élève des enfants comme des poupées. Cependant, les poupées se taisent et bien des enfants ne leur ressemblent guère. Un inventeur vient de combler ce qui manquait à la poupée; on met dans la tête un phonographe devant laquelle on a dit les phrases que devra redire la poupée, puis on le fait tourner, et la poupée dit tout ce qu'on lui a appris, comme un enfant vraie. M. Edison, l'inventeur du phonographe, a mis un phonographe à la portée du berceau de sa petite fille afin qu'au temps où elle sera grande, elle puisse, en tournant, répéter humblement toutes les naïvetés de sa première enfance. C'est un genre de photographie qui complète l'autre dit M. Edison. Au jugement dernier faut-il s'étonner qu'on retrouve écrits toutes les paroles, tous les mensonges, tous les manques de charité de sa vie?

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achetez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25.

Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B. — Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, du caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska Richelieu et Berthier seulement.)

6 Bécasse, bécassines, perdrix d'aucune espèce.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre. (excepté harles (bec-scies), huards, goelands.)

N. B. — Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux percheurs, tels que: les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moucherolles, les pics, les engoulevents, les pinsons, (rossignols, oiseaux bleu, etc), les mésanges, les charbonniers, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucous, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies-grièches, les geais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B. — Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Toute personne n'ayant pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisée par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne,) du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche,) du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc.) du 1er octobre au 1er décembre.

3 Grosse truite grise, *lune* et *winnoniche*, du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B. — La pêche à la ligne (canne et ligne) seule est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières de la Province qui ne sont pas sous bail. Ce permis est valable pour une saison de pêche et n'est pas transférable.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 20 Mai 1888.

E. E. TACHE

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 412.—CHARADE

A tout Deux on fait des bêtises
Mais contracter mon Entier
Pour devenir mon Premier
Sera la pire des sottises.

No 413.—MÉTAGRAME

Sur moi s'étendre
Si je suis tendre
Est un repos.

Je ne dois tendre
A faire entendre
Les vains propos.

Enfin, me prendre
Toujours doit rendre
Frais et dispos.

No 414.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer cette phrase pour en faire le titre d'une fable de La Fontaine :

L'ÉA, LOUONS CETTE ENFANT

SOLUTIONS :

No 409.—Est aller—Etaler

No 410.—Le mot est : Lion-ceau.

No 411.—Le proverbe est : " Petite pluie abat grand vent."

ONT DEVINÉ

Dame S. Noiseux, Farnham ; Ed. S. La-
terrière, les Ebonlements ; A. G. Dumontier,
Hull ; S. L., N. Lauzier, Ed. Langlois, Qué-
bec ; A. Brodeur, A. S. Courchène, Mlle S.
Bonin, Mlle K. Broussau, Mlles Eva et Thé-
rèse Blouin, A. Mathieu, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

La paralysie vaincue

Bedford, 10 juin 1888.

CIE D'EAU DE SAINT-LÉON, Montréal.

J'ai souffert de la diphthérie à un tel point
que mes membres étaient presque paralysés
et j'avais beaucoup de difficulté à me remuer,
même à l'aide de deux cannes. J'ai fait usage
de l'Eau de St-Léon et je puis maintenant
brauder une hache ou une faucille aussi facile-
ment qu'un autre et c'est l'Eau de St-Léon
qui m'a guéri, je suis certain.

Bien à vous,
W. L. BAILEY.

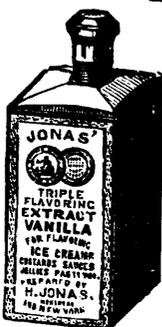
LA CIE. D'EAU DE SAINT LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1482

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

- Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
- Montarde Française, Gly-
cerine, Colles fortes.
- Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTIMENTS DES SŒURS) MONTREAL

New-York Illustrated News, journal am-
éricain, publié à New-York, contenant huit pages de gravures
de sport, théâtre, etc., et huit pages de texte.
Abonnement : 12 mois, \$4 ; 6 mois, \$2 ; 3
mois, \$1. Adresse : Wm. H. Germaine, P.O.
Box 1403, New-York City.

The London Illustrated News (édition
américaine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 3 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

5502



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois de Juillet !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200,
25 p. c. d'escompte)

Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$200. — (20 p. c. d'escompte)

Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).

Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).

Argent comptant seulement. Meubles livrés à la bateau ou aux chars et emballés avec
soin sans charge extra.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6
mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bor-
deaux (France), offre à des prix exceptionnels
les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la
pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le
gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU commandé aux ama-
teurs pour son délicieux bouquet, son parfum
délicat (8 médailles d'or aux divers expositi-
ons européennes) depuis 1.50 le gal., suivant
âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très
vieux), dont l'usage est recommandé aux per-
sonnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le
gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des
Moines (monopole de la maison Malvezin),
depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Ma-
dère, Muscat, Marsala, Pajorette, Tockey,
Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7
gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Cham-
pagnes don Juan et Crème de Rose du Château
de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay)
marque préférée par toute l'aristocratie fran-
çaise, de la Grande-Bretagne et des Indes,
depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon
d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Cham-
pagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts
ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fon-
taine en porcelaine décorée, sortant des usines
de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splen-
dide ornement pour bar, salle à manger, etc.
La fontaine contenant vingt litres de vins
d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au
choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promp-
tement exécutés et échantillons envoyés sur
demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvels, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.

Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

LA Nourriture



Lactée
EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle rem-
place parfaitement bien le lait de la mère et sau-
ve souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE
DYSPEPTIQUE elle est de la plus grande va-
leur. Elle est la nourriture

- La Plus Recherchée pour l'Enfant,
- La Meilleure pour l'Invalide
- La Plus Agréable au Gout
- La Plus Economique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00

Nous enverrons une photographie cabinet du
Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère
d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année.
Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins
nécessaires à donner aux enfants et aux invalides.
En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.
CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent,

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi
de chaque mois

LE QUINZIÈME TIRAGE MENSUEL
AURA LIEU

MERCREDI, LE 15 AOUT 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

Nomenclature des lots

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de.....	10	10,000
1000 Services de toilette de.....	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie
attire l'attention de ses clients sur les impor-
tants changements opérés dans la nomencla-
ture des lots et les informe en même temps
qu'elle discontinu la Deuxième Série (billets
de 25cents.)



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie
que pendant 6 mois j'ai été ma ade d'une dé-
mangeaison et d'arthres aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

VI.—LE CRIADO

MOUT a coup je ressentis une secousse qui ébranla tout mon corps, un voile de sang passa sur mes yeux, et, sans pouvoir maîtriser ma raison, je m'élançai vers l'escalier.

“ L'homme qui était là devant moi sur la dernière marche était Pablo Garcia, l'intendant, le complice d'Alexandre de Balboa.

“ Je ne pouvais m'y tromper : l'image du compagnon de Tomas dans la grotte du château s'était, au moment de mon évasion, ineffaçablement gravé dans mon souvenir.

“ J'ignore s'il m'avait jamais vu auparavant ; mais il eut l'air de ne pas me connaître quoique ses yeux fussent tombés sur moi, et il se rangea comme pour me laisser passage.”

— Misérable, lui dis-je en le saisissant par le bras, je ne vous lâcherai pas que vous ne m'avez rendu ma femme et mes enfants !

J'étais hors de moi et ma voix, sans éclat, était si menaçante qu'il eut peur, sinon d'une agression, au moins d'un scandale.

Il essaya, sans y parvenir, de se dégager de mon étreinte puis, sentant qu'il était impuissant à se dérober, il composa son visage, et d'un accent qui semblait assuré :

— Je ne sais qui vous êtes ni ce que vous me voulez, fit-il, mais si vous avez une explication à me demander, sortons de ce café où nous aurions trop d'auditeurs inutiles.

Son calme impassible me rendit à moi-même mon sang-froid. Je l'entraînai au dehors et lorsque nous fûmes dans la rue :

— N'essayez pas de m'échapper, repris-je avec fermeté. Vous êtes don Pablo Garcia, je suis le docteur Michel Herbin.

Le narrateur fit brusquement une nouvelle pose. La porte de la chambre s'était

ouverte pendant qu'il parlait et Genaro, son panier au bras, était entré en se dirigeant vers la table où, sans bruit, sans avoir l'air de remarquer les voyageurs, le garçon improvisé avait mis la nappe et symétriquement rangé les assiettes et les couverts. Puis, laissant comme par mégarde la corbeille sur le canapé, il était sorti.

“ Mes paroles, reprit le docteur, semblèrent ne faire aucune impression sur l'intendant qui avait eu le temps de réfléchir.

“ Je suis en effet don Pablo Garcia, dit-il, flegmatiquement, et je ne vous connais pas, mais je crois avoir entendu parler de vous et je regrette que vous ayez traversé l'Océan pour venir m'entretenir ici d'une affaire qui ne me concerne pas et à laquelle je ne puis personnellement apporter aucun remède.”

Outré de ce langage qui joignait l'ironie à la duplicité, je m'écriais :

— Vos échappatoires ne vous sauveront pas : Je veux ma femme, je veux mes enfants et je saurai vous atteindre, vous et votre maître, le duc de Balboa...”

“ Quelques passants s'étaient retournés et l'animation de ma voix et de mon geste les aurait arrêtés, si l'intendant ne m'avait coupé la parole.

— J'ai un conseil à vous donner, monsieur, me dit-il froidement. Vous venez de l'Europe où les choses se passent tout autrement qu'au Mexique. Ici, vous êtes un étranger perdu dans un désert, inconnu de tout le monde, sans pouvoir invoquer l'appui de personne. Et c'est dans ces conditions que vous espérez lutter avec succès, contre qui ? Contre le duc de Balboa, gendre du général commandant à Puebla, grand propriétaire lui-même de ce pays, et disposant de toutes les influences sous lesquelles vous succomberez, pour peu qu'il veuille les mettre en œuvre ! Ce que vous avez de plus sage à faire, si vous tenez à

réponse du duc.

“ Il me quitta : J'entrai dans le café en lui criant :

— Je vous attendrai une heure. Si vous me manquez de parole, si vous vous jouez de moi, je me vengerai.”

Le docteur se tut de nouveau.

VII.—UN COUP DE MAIN

Genaro venait de rentrer, portant des deux mains un plat fumant.

— Vous êtes servis, senores dit-il.

Les deux voyageurs se levèrent. Le colonel prit son paletot de fourrures qu'il avait ôté et alla le placer sur l'appui du canapé. Le haut du vêtement retomba sur le panier, et cacha la liasse de papiers.

Genaro eut un sourire imperceptible.

Les deux chaises disposées devant la table tournaient le dos à la fenêtre.

— Je vous ai mis l'un à côté de l'autre, senores, dit le garçon, pour pouvoir vous servir plus vite.

Le docteur approuva d'un signe de tête et s'assit ; son compagnon prit place à côté de lui.

La longue attente leur avait donné de l'appétit.

Ils mangèrent sans poursuivre la conversation.

Genaro se tenait derrière eux, leur versant à boire, leur offrant du pain, leur passant tantôt le sel, tantôt un couteau.

Par moments il se reculait un peu en arrière, vers le canapé et alors ses mains se glissaient comme par distraction derrière son dos, mais il les ramenait aussitôt en avant pour se croiser les bras et attendre dans une posture immobile qu'il eût un ordre à exécuter.

Le premier plat achevé, il prit son panier et y entassa les assiettes, les couverts et les couteaux.

Le colonel vida son verre et, mis en humeur de jovialité par ce premier acompte payé à la faim :

— On ne se croirait pas dans une auberge espagnole, fit-il. Qui donc a dit que nos aubergistes plantent leur légumes entre le potage et le dessert et attendent pour les servir qu'ils aient poussé ?

— Si ce *posadero* respecte la tradition, répondit le docteur, mon histoire s'achèvera avant le repas.

En voyant que le garçon n'était plus là :

— Contrairement à mon attente, continua-t-il, l'intendant me rejoignit au café ayant l'heure. Il vint à moi

d'un air satisfait.

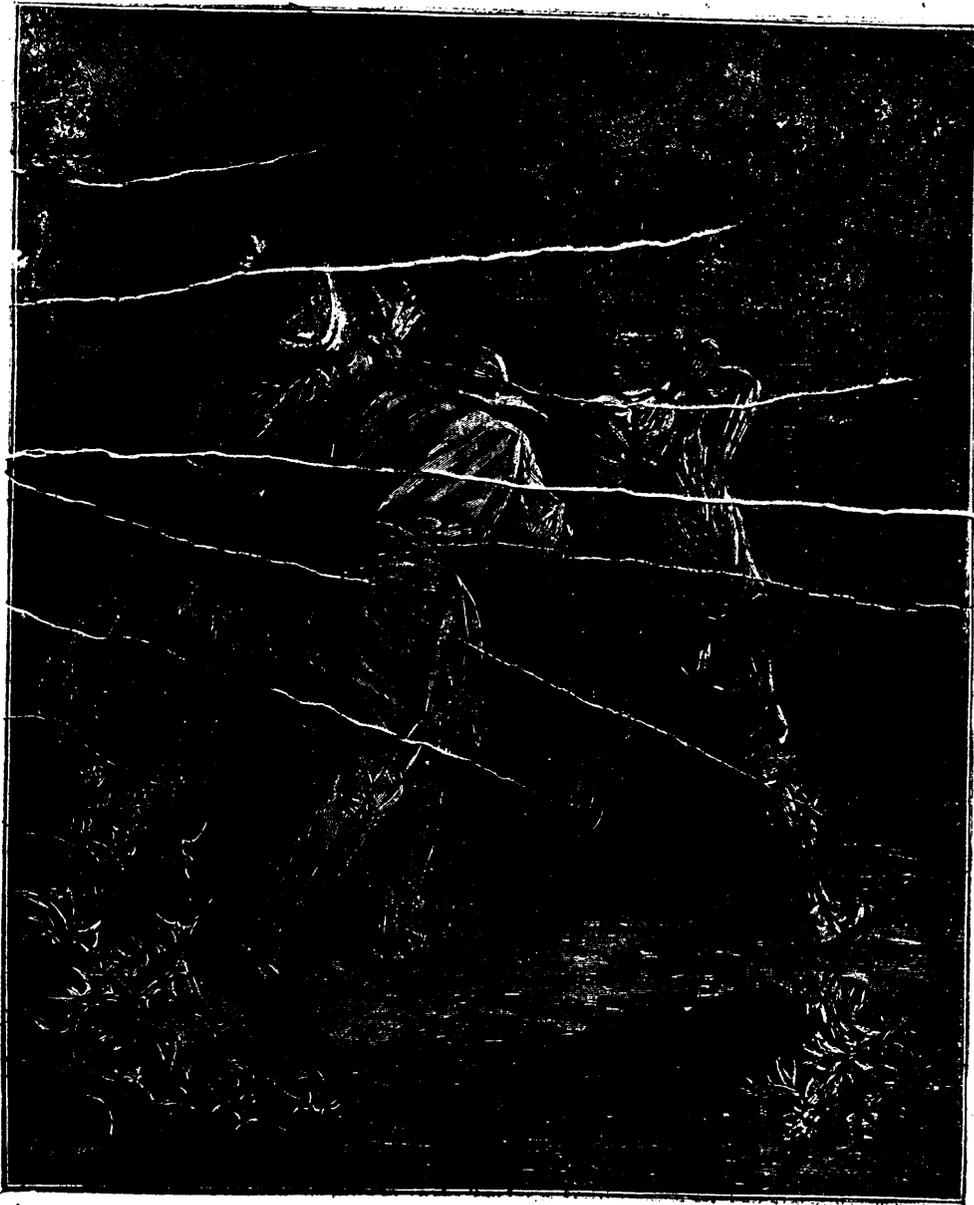
— M. le duc ne peut vous voir aujourd'hui, dit-il ; son beau-père qui est très âgé est dangereusement malade. Il doit passer la journée avec lui. Mais vous pourrez avoir une audience demain soir. Je viendrai vous prendre ici à sept heures.

“ Je fis un geste d'incrédulité, mais j'étais forcé de me résigner.

“ Le lendemain Pablo fut fidèle au rendez-vous comme il l'avait été la première fois.

“ La nuit était venue depuis longtemps. Nous partîmes en silence.

“ Il me sembla, après un quart d'heure de marche, que nous nous éloignions du centre des habitations ; mais ne connaissant pas la ville, j'étais hors d'état de m'orienter. D'ailleurs j'avais une répugnance insurmontable à questionner l'homme odieux qui me guidait.



J'entendis bientôt très distinctement le bruit des vagues.—(Voir page 22, col. 1.)

vosre liberté, c'est de ne pas vous mêler de secrets de famille dont la révélation peut coûter cher à ceux qui s'en occupent sans en avoir le droit.”

Il se tut. Involontairement mon bras l'avait lâché. Je m'aperçus qu'il allait profiter de cet avantage pour s'éloigner. Mais voyant lui-même que j'étais décidé à tout, il se ravisa, et, sans s'émouvoir, il me dit :

— Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'avertir M. le duc de notre rencontre. C'est à lui, non à moi que vous devez vous adresser.

Au reste, vous vous alarmez peut-être trop vite sur le sort de votre femme et de vos enfants ; je ne saurais, il est vrai, vous dire ce qu'il est advenu d'eux ; mais peut-être M. le duc, qui doit avoir entendu parler de cette disparition est-il mieux instruit que moi. Je le lui demanderai. Attendez-moi ici, je vous rapporterai bientôt la

“ La fraîcheur de l'air m'annonça que nous nous rapprochions de la mer. De temps à autre je voyais passer près de nous des ombres, qui me rappelaient des gens pris de boisson. D'autres étaient de distance en distance comme étendues à terre.

“ —C'est ici, nous sommes arrivés, dit-il avec un accent étrange.

“ Sa voix ressemblait à un appel.

“ Malgré mon aversion pour l'intendant, je voulus faire une objection, car je ne voyais autour de nous aucune habitation, mais je n'eus pas le temps d'articuler une parole. Trois des ombres couchées s'étaient subitement redressées et m'enveloppaient.

“ Je voulus résister, mais la lutte ne dura qu'un instant. Quatre nouveaux scélérats s'étaient presque aussitôt joints aux autres. Terrassé, garrotté, bâillonné, j'étais paralysé et dans l'impossibilité de crier.

“ —A bord”, dit une voix.

“ Un des hommes me souleva par les pieds, un second par la tête. Ils me hissèrent, avec l'aide des autres, sur leurs épaules et m'emportèrent.

“ J'entendis bientôt très distinctement le bruit des vagues et je recommandai mon âme à Dieu, croyant ma dernière heure venue.

“ On me jeta dans une barque qui prit le large.

“ Une heure après les rameurs suspendirent leurs mouvements. Un gros câble lancé d'en haut tomba dans l'embarcation. On me l'enroula autour du corps et une voix cria : Enlevez !

“ J'éprouvai une secousse et je me sentis enlever dans le vide. Je n'eus pas le temps d'achever la réflexion qui naissait dans mon esprit. Deux mains m'avaient saisi en m'imprimant un violent balancement.

“ Le câble se détacha et je roulai sur le pont d'un navire.

“ —Où va cela ? cria la voix que j'avais déjà entendue.

“ Une lanterne se promena au-dessus de mon visage et une seconde voix dit brutalement :

“ —Suivez-moi.”

“ Je ne pouvais plus avoir de doute sur mon sort : on me descendait par l'écouille dans la cale. Une odeur nauséabonde trahissait l'approche de ce lieu infect. J'entendis, lorsqu'on ouvrit la porte, une bande de rats fuir à la vue de la lumière.

“ On me jeta sur un tas de cordages.

“ Quelques minutes après un homme entra, la pipe à la bouche, et d'un geste de commandement :

“ —Otez-lui son bâillon et remontez sur le pont, dit-il.

“ En même temps il fit signe de laisser la lanterne.

“ —Allez, reprit-il, et que tout le monde se couche, excepté les hommes de quart.

“ Lorsqu'ils furent partis, il s'assit auprès de moi.

“ Il était de petite taille, maigre, et sous son teint bronzé par le soleil apparaissait visiblement un coloris jaune qui me prouva tout de suite qu'il souffrait d'un hépatite. La toux caractéristique qui avait accompagné ses paroles confirmait ce diagnostic.

“ Il me regarda sans prononcer une parole, et toussa fréquemment avec des accès violents qui devaient lui déchirer les poumons.

“ De mon côté, je l'observais attentivement et, malgré la gravité de ma situation, j'oubliais le péril que je courais moi-même pour m'occuper de sa maladie dont le cours me semblait très avancé.

“ —On vous a joué un mauvais tour, dit-il à la fin après un long silence, mais que voulez-vous ? C'est la vie. On vient, on s'en va. Ceux qui partent font place à ceux qui arrivent.

“ Cette maxime lugubre me laissait présager mon avenir.

“ Il s'interrompit pour tousser de nouveau avec un effort pénible.

“ —Vous ne devriez pas fumer, lui dis-je.

“ Ma remarque, énoncée avec calme, le stupéfia.

“ Venant d'un homme sur qui l'on ne pouvait avoir que des desseins sinistres, elle devait en effet paraître extraordinaire.

“ Il s'appelait Pedro Bordas, était capitaine d'un négrier. Sans pitié pour ceux qu'il commandait comme pour ceux qu'il capturerait ou trans-

portait pour le compte des marchands d'esclaves, il attachait aussi peu d'importance à la vie d'un homme qu'à celle d'un animal et il était prêt, en toute occasion, à tuer l'un comme l'autre, avec la même indifférence. La seule chose qu'il eut à cœur c'était sa conservation personnelle.

“ Lorsque je lui appris que j'étais médecin, et lui expliquai qu'il avait une inflammation du foie, il sourit tristement en me répondant qu'il savait d'avance l'issue de sa maladie et que d'autres docteurs avant moi lui avaient déclaré qu'il était incurable.

“ Je lui affirmai à plusieurs reprises que telle n'était pas mon opinion et que je croyais pouvoir le sauver s'il voulait subir une opération. Pour lui prouver que je ne lui en imposais pas, je lui dis de me fouiller.

“ Il prit dans ma poche mon diplôme, ma trousse et mes pistolets.

“ Il apprit ainsi mon nom et ma patrie. La simplicité de mes explications, la justesse de mes indications sur le développement qu'avait eu son mal parurent le convaincre de ma sincérité. Par curiosité, il ouvrit ma trousse et en examina successivement toutes les pièces, m'interrogeant avec intérêt sur leur emploi.

“ Quand nous eûmes causé pendant une demi-heure, il tira de sa poche un couteau et coupa mes liens.

“ —Je vous remercie, docteur, dit-il, je réfléchirai à votre proposition.

“ Il se leva, prit la lanterne, sortit et referma la porte avant que j'eusse eu le temps de me redresser.

“ Je restai prisonnier, mais j'avais la liberté de mes mouvements. A quoi pouvait-elle me servir ? Je n'avais plus même mes armes que le capitaine du négrier avait emportées.”

Le docteur s'interrompit. Genaro apportait un second plat qu'il déposa sur la table en s'excusant du retard qu'il attribua au désir de la cuisinière de donner une preuve spéciale de son talent. Il avait son panier sous le bras et le remit sur le canapé, après en avoir enlevé les assiettes, les couverts et les couteaux.

Le garçon n'avait pas exagéré les mérites du cordon bleu de l'oncle Matéo. Les voyageurs trouvèrent le plat délicieux et le service aussi bien fait que la première fois. Genaro se tenait derrière eux, l'œil au guet, ne laissant échapper aucune occasion de leur témoigner son empressement. Puis sur leur ordre, seulement il desservit, d'un mouvement rapide, avec une dextérité qui dénotait une longue pratique, il avait couché la liasse de papiers au fond de la corbeille avant d'y empiler les assiettes.

Ni le docteur, absorbé dans ses souvenirs, ni le colonel, qui vidait en ce moment son verre, ne s'aperçut de ce manège. Le paletot de fourrures, jeté sur le canapé, était d'ailleurs exactement resté à sa place, et si l'un des deux voyageurs s'était retourné, il n'aurait pu soupçonner la disparition du manuscrit.

Genaro ne se dépêchait pas du reste de sortir et, pour mieux écarter la défiance, il consultait, son panier au bras, le docteur et le colonel sur le dessert qu'ils voulaient, en leur nommant les vins de différents crus dont, à son dire, se composait la cave sans rivale du patron.

Le docteur, un peu impatient d'achever son récit, le congédia, ajoutant que s'il fallait quelque temps à la cuisinière pour ne pas manquer la crème renversée, on prendrait patience.

—Nous n'avons, après tout, dit-il, pas autre chose à faire ensuite que de nous coucher.

Genaro se retira d'un pas un peu traînant, après avoir tourné la tête pour s'assurer qu'on ne le rappelait pas.

Le docteur continua :

“ Le lendemain, le capitaine du négrier m'annonça qu'il avait résolu de se soumettre à mes prescriptions, et me demanda combien de temps il lui faudrait pour se rétablir après l'opération. Je lui garantis qu'avant la fin du mois qui venait de commencer il y aurait dans son état une amélioration sensible.

“ —Eh bien, me dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique, nous verrons ce qui se passera dans un mois. Je ne vous cache pas que don Pablo Gracia m'a donné dix mille dollars pour vous tuer et vous jeter à la mer. Mais si

j'ai l'habitude de payer mes échéances, l'honneur ne me défend pas de les ajourner.

“ Un mois après le capitaine était si bien portant que, loin de parler de son échéance, il m'offrit les dix mille dollars du duc de Balboa. Je refusai et lui répondis :

“ —Ou jetez-moi à la mer, comme vous en êtes convenu, ou débarquez-moi aujourd'hui, demain, dès que vous le pourrez.

“ Il éclata de rire.

“ —Que diriez-vous, fit-il, d'un malade brûlant la recette qui doit le sauver ou brisant le flacon d'élixir qui seul peut le maintenir en vie ? Vous éloigner de moi, d'une ou d'autre façon, c'est me priver de vos soins et m'exposer à une rechute. Vous êtes mon prisonnier, je vous garde mais je me contente de vous interner dans ce navire. Ici vous êtes et resterez libre ; mais tant que je vivrai, le monde aura pour vous les limites de ce bâtiment.

“ L'instinct de conservation égoïste de cette nature dépouillée de tout autre sentiment me retint pendant dix années captif dans ces conditions étranges, quelques tentatives que j'eusse faites de m'évader. Toutes avaient échoué, grâce à la vigilance de Pedro et de son équipage.

“ Cependant mon espoir en Dieu ne faiblissait pas. Plus d'une fois j'essayai d'émouvoir le capitaine par les récits de mes malheurs. Ils restaient sans écho dans cette âme où il n'y avait rien en dehors de son étroite personnalité.

“ Cette notion était si absolue qu'il s'étonnait et souvent s'irritait de ne pas me la voir partager.

“ —Vous ne faites qu'un avec moi, comment pourriez-vous jamais être séparé de moi ?

“ C'était son raisonnement et il n'en avait pas d'autre.

“ Un jour il me mena dans sa cabine et me montra une malle :

“ —Voilà dit-il mon trésor, il est à vous comme à moi et il restera au dernier survivant. Avec cela vous pourrez, quand je n'y serai plus, acheter la moitié de votre Espagne. Vous souriez ; ouvrez la malle pour vous en convaincre.

“ Il me donna la clef, je fis jouer la serrure et soulevai le couvercle : la malle était vide, à peu de choses près. Il n'y avait, tout au fond, dans un des coins, qu'un paquet de linge ayant l'air d'une chemise roulée.

“ Je crus à une moquerie ; mais il me pria de me baisser et de ne pas juger à la légère.”

En ce moment le docteur s'arrêta. On entendait au dehors le galop d'un cheval.

—C'est, sans doute, un voyageur encore plus attardé que nous, dit le colonel.

“ Je déroulai le linge, poursuivit le docteur, et j'eus un éblouissement : le paquet contenait un monceau de pierres précieuses, de diamants et de perles.

“ —C'est en effet un trésor, m'écriai-je, un trésor immense.

“ J'étais ébahi de voir entre de telles mains une fortune aussi colossale

“ —J'ai depuis longtemps, reprit Pedro Bordas, l'habitude ou plutôt la précaution de convertir, tout ce que je possède en bijoux non montés, qui gardent leur valeur intrinsèque et sont d'un transport commode. En cas de naufrage, je puis facilement attacher ce paquet à ma ceinture, en l'assujettissant avec la courroie que vous voyez au-dessous du linge. J'ai tout prévu pour vous et pour moi. De quoi vous plaignez-vous ?

“ Cependant, à force d'instances, j'obtins de lui qu'il renoncerait à son métier dans deux ans et pour lui arracher cette promesse, je m'engageai moi-même sous serment à l'emmener alors partout où j'irais.

“ Les deux années étaient sur le point de s'achever, lorsqu'une nuit nous fûmes assaillis par une effroyable tempête.

“ Pris à l'improviste, dans leur sommeil, les matelots, avertis trop tard par les hommes de quart, firent de vains efforts pour faire jouer les pompes : la *Golondrina* faisait eau. Pedro, d'ordinaire froid, indifférent, impassible devant le danger, s'était transformé en une bête affolée, rugissante, face à face avec la mort et la repoussant dans un combat dont je ne puis vous dépeindre la fureur.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 août 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE — (Suite)

XLII

SURTOUT, messieurs, dit le marquis aux comtes de Rieux et d'Anhalt, pas de pourparlers, je vous en supplie ! Aucune difficulté ne peut et ne doit s'élever. Nous voici sur le terrain et je veux en finir à l'instant même ! Il ne s'agit que de mesurer les épées et de tomber en garde, ce qui peut se faire en quelques secondes.

Le fiancé de Mathilde et M. d'Anhalt répondirent par un signe d'acquiescement et se disposèrent à se rapprocher des témoins de La Morlière. Qu'on juge de leur surprise et de celle du marquis, lorsqu'ils virent le chevalier franchir la courte distance qui le séparait de M. d'Hérouville, saluer ce dernier avec une parfaite courtoisie, et lui dire, sans remettre son chapeau sur sa tête :

— Je me suis battu plus de vingt fois, monsieur le marquis, et toujours heureusement... Mon courage ne peut donc être suspecté, ce qui me met fort à mon aise en la circonstance où nous nous trouvons... Je sortais hier d'un déjeuner d'amis, lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer dans la rue Saint-Dominique. J'avais la tête un peu troublée par les fumées du vin d'Al. Je me suis conduit vis-à-vis de vous d'une façon parfaitement inconvenante... Je vous en fais mes excuses aujourd'hui, et s'il vous plaît de les accepter, nous en remercions là... Il va sans dire que je reste à vos ordres, si vous continuez à vous trouver offensé, et que je suis tout prêt à vous accorder la satisfaction qui vous est due.

M. d'Hérouville, crispant ses lèvres et fronçant ses sourcils, écoutait avec un mécontentement manifeste ces paroles de conciliation. Il avait compté sur l'épée invariablement heureuse ou plutôt malheureuse, du bretteur, pour en finir violemment avec une existence qui, désormais, lui semblait intolérable. Il n'acceptait point volontiers une déception, et il exprima la volonté nette de mettre l'épée à la main. Mais cette volonté se brisa contre un obstacle dont il lui fut impossible de triompher. MM. d'Anhalt et de Rieux intervinrent, et ils déclarèrent qu'en présence des excuses formelles et librement faites de M. de La Morlière, le duel n'avait plus de raisons d'être, et qu'en conséquence, si le marquis persévérerait dans sa résolution de se battre, ils cesseraient de l'assister et se retireraient aussitôt. Tancrede céda de fort mauvaise grâce ; puis, tournant brusquement le dos au chevalier qui conservait un air dégagé pendant ce colloque, il reprit le chemin de son carrosse.

— Grâce au ciel, cette sottise affaire est donc enfin finie ! s'écria M. de Rieux tandis que la voi-

ture roulait vers Paris, et j'espère bien maintenant, cher Tancrede, que rien ne viendra plus retarder notre départ pour le château de Port-Marly... Jusqu'à tout à l'heure mon inquiétude avait fait taire mon impatience ; mais voici que l'ami est rassuré, et l'impatience de l'amoureux reprend ses droits !

— Je le comprends à merveille, mon cher enfant, répondit le marquis avec un sourire qui n'était point exempt d'amertume, et j'abrègerai votre supplice autant que cela dépendra de moi. Nous allons remettre M. d'Anhalt à sa porte en traversant Paris... Je vous demande la permission de passer à l'hôtel où j'ai quelques ordres à donner... nous regagnerons ensuite Port-Marly.

— Et je suis certain, cher marquis, murmura le comte de Rieux, que vous avez autant de hâte d'embrasser madame d'Hérouville, que j'en ai, moi, de revoir après une longue absence ma bien-aimée Mathilde.

Tancrede ne répondit pas. Une heure environ après ce moment, le carrosse traversait les

des charrettes enfonçaient parfois jusqu'au moyeu. Malgré son adresse et son expérience, le cocher de Tancrede ne parvint point à éviter une de ces ornières. Un peu avant d'arriver au village de Nanterre, le carrosse pencha tout à coup. Un craquement se fit entendre, un des essieux venait de se briser. Il fallait descendre de voiture, et louer une carriole à Nanterre pour arriver au but du voyage, à moins de continuer la route à pied. Tancrede prit sans hésiter ce dernier parti. Tout ce qui pouvait retarder, ne fût-ce que d'une heure, son arrivée au château de Port-Marly, lui semblait un bienfait du ciel. Hector de Rieux, au contraire, à la pensée que chaque pas le rapprochait de mademoiselle d'Hérouville, contenait mal la joie débordante qui remplissait son âme... Il parlait sans relâche de son prochain bonheur, il en parlait avec tant d'animation et de feu qu'il ne remarquait ni le silence de son compagnon, ni l'expression profondément douloureuse empreinte sur son visage.

A la fin, cependant, et malgré son ivresse croissante, ces symptômes si visibles et si mal en harmonie avec le caractère habituellement expansif et souriant de Tancrede, attirèrent son attention.

Il sentit sa joie se glacer au contact de cette froideur étrange, et il demanda :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, mon ami ? pourquoi semblez-vous triste et contrainct ? qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous êtes souffrant ?

Cette dernière question fournissait au marquis une explication de son attitude, explication parfaite et plausible et dont Hector ne pouvait manquer de se contenter.

— Oui, mon cher enfant, répliqua-t-il, je souffre en effet depuis quelques heures... un malaise inexplicable, contre lequel je lutte vainement et qui me domine, s'est emparé de moi ce matin. J'ai la tête en feu... j'ai la fièvre, il ne faut ni vous étonner ni vous inquiéter de mon silence... Comment pourrais-je vous répondre, lorsque je vous entends à peine ?

— Vous me faites peur ! s'écria le jeune comte : mon Dieu, si ce malaise allait devenir plus sérieux ! si le danger venait !

— Ne craignez rien de pareil, murmura M. d'Hérouville en s'efforçant de sourire, les deux jours que je viens de passer à Paris m'ont fatigué beaucoup, le duel avorté de ce matin m'avait en outre mis dans l'esprit des préoccupations bien naturelles. Il ne me faut qu'un peu de re-

pos et tout ce qui vous alarme disparaîtra.

— Que Dieu le veuille ! se dit Hector.

Les deux gentilshommes continuèrent à marcher l'un à côté de l'autre, mais silencieusement. Le comte de Rieux ne parlait plus. Le marquis d'Hérouville se parlait à lui-même. Ce qu'il se disait, nous aurions peine à le répéter, car un chaos de pensées confuses, et souvent contradictoires s'agitaient et se heurtaient dans son crâne embrasé. Parmi cette effrayante confusion surgissait cependant une idée fixe, incessante, qui revenait sous toutes les formes. Tancrede cherchait le moyen de sauver l'honneur de son nom au milieu du grand et complet naufrage de son bonheur, de son repos, de ses espérances. Il avait un fils, et pour ne point laisser à ce fils un nom déshonoré, il fallait éviter à tout prix le scandale et l'éclat... Peu à peu la lumière se fit dans les



Après cette prière, Pauline se releva et bondit en avant... Le terrain manqua sous ses pieds...—Page 146, col. 2

Champs Elysées, suivait l'interminable avenue de Neuilly, passait la Seine sur le pont monumental dont la construction était alors toute récente et gravissait la pente abrupte de la montée de Courbevoie. A l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, les routes des environs de Paris offraient, même en plein jour, de véritables dangers, sinon pour les piétons et les cavaliers, du moins pour les carrosses. Celle de Saint-Germain se distinguait entre toutes par son entretien déplorable, dont les chemins vicinaux des pays les plus perdus pourraient difficilement donner une idée. Sans parler des prodigieuses inégalités du terrain, des trous profonds pratiqués de distance en distance par les pluies d'orages, et des pierres énormes disséminées ça et là au milieu de la voie, cette route était sillonnée d'ornières gigantesques dans lesquelles les roues

ténèbres, et M. d'Hérouville parvint à se tracer la marche qu'il importait de suivre pour arriver au but.

—Je pousserai le courage jusqu'à l'héroïsme ! pensa-t-il, je garderai le silence vis-à-vis de cette femme... Point d'explication entre elle et moi ! A quoi bon provoquer d'inutiles mensonges et de cyniques hypocrisies ? Pourquoi remuer la honte et toucher à la boue ?... Je ne veux ni rougir devant cette femme ni la forcer à rougir devant moi... D'ailleurs qui sait si je resterais maître de mon indignation et de ma colère ?... Dans quelques jours ma sœur s'appellera la comtesse de Rieux... Alors je serai libre d'agir... Une séparation complète, définitive, mais sans bruit, fera comprendre à l'indigne compagne de ma vie que ses secrets sont entre mes mains... J'assurerai son indépendance, je la ferai riche, et je reprendrai mon enfant... Tout est perdu, mais mon fils me reste... A lui seul, désormais, mon existence entière...

Tancredé se disait ces choses ; il se les répétait sans relâche avec une poignante éloquence et ne s'apercevait point que le temps passait et que la distance à parcourir diminuait de plus en plus. Tout à coup, le comte de Rieux s'arrêta. Le marquis suivit machinalement son exemple.

—Où sommes-nous donc ? balbutia-t-il.

—Nous sommes arrivés, répondit Hector.

M. d'Hérouville leva les yeux d'un air étonné. La grille monumentale du château de Port-Marly se dressait en face de lui.

XLIII

Il nous plairait de faire assister nos lecteurs aux premiers et délicieux épanchements d'Hector et de Mathilde au moment de leur réunion ; ce charmant tableau nous reposerait des sombres peintures qui, dans le cours des derniers chapitres, se sont offertes exclusivement à nos pinces. Mais l'impérieuse nécessité nous oblige à nous abstenir... L'espace nous manque, le temps nous presse, le dévouement nous sollicite... Nos lecteurs doivent comprendre combien étaient profonds le trouble et l'angoisse de M. d'Hérouville à la pensée de sa prochaine entrevue avec sa femme. Le condamné à mort auquel on apporte, sinon sa grâce, du moins l'annonce d'un sursis, doit éprouver un soulagement à peu près semblable à celui que ressentit Tancredé en apprenant que la marquise, très souffrante pendant la journée de la veille et pendant la nuit précédente, s'était enfermée depuis le matin dans son appartement, en exprimant l'intention de se reposer, et en donnant l'ordre de ne venir troubler sa solitude sous aucun prétexte. Le prétexte mit en avant par la jeune femme, on le devine, était mensonger. Pauline ne songeait guère à dormir. Elle écrivait les dernières pages du manuscrit commencé la veille, et dont les révélations suprêmes ne devaient arriver à Tancredé que lorsqu'elle aurait cessé de vivre.

La journée tout entière s'écoula ainsi. La nuit tombait au moment où la plume de madame d'Hérouville cessa de courir sur le papier... La confession et le testament de l'innocente victime étaient terminés !... Pauline mit sous enveloppe ces pages qui enfermaient sa vie tout entière, et sur cette enveloppe, qu'elle scella d'un triple cachet noir, elle écrivit en gros caractères :

“ Pour M. le marquis d'Hérouville,
“ Pour lui seul.”

La jeune femme savait que son mari était de retour. Dans l'après-midi, au moment où elle appuyait son front brûlant contre les vitres froides, elle l'avait aperçu, arrivant à la grille du château en compagnie d'Hector de Rieux.

—Je ne le reverrai plus ! s'était-elle dit alors, si je sentais l'étreinte de ses bras, et si j'entendais sa voix adorée, le courage me manquerait pour mourir !...

Elle attendit que la nuit fût tout à fait sombre ! elle sortit de sa chambre par un escalier dérobé, après avoir placé bien en évidence sur un meuble l'enveloppe adressée à son mari, puis elle se mit à la recherche de ses enfants qu'elle trouva dans une pièce du rez-de-chaussée sous la garde de Brigitte et de Laurent. Elle pressa successivement contre sa poitrine bondissante les

deux chérubins, et elle leur donna à cent reprises le baiser d'adieu, en murmurant d'une voix très basse, étouffée par les larmes :

—Douce et tendre créatures qui êtes ma chair et qui êtes mon âme, vous ne reverrez pas votre mère ! Oh ! mes amours, dès ce moment vous êtes orphelins ! Qui donc vous aimera désormais comme votre mère vous aimait ?

—M. le marquis a donné l'ordre, dit alors Laurent, d'attendre, pour servir le souper, que madame la marquise ait quitté son appartement... Dois-je prévenir M. le marquis que madame est visible ?...

—C'est inutile, répliqua la jeune femme, dans un instant j'irai le retrouver moi-même.

Ayant ainsi parlé, Pauline se glissa hors du château, traversa la cour d'honneur et une partie du jardin sans rencontrer personne, ouvrit la petite porte qu'elle referma derrière elle, et se trouva sur la route et bientôt sur la berge. Les ténèbres étaient profondes ; la Seine coulait silencieuse et noire comme de l'encre entre ses rives escarpées. Madame d'Hérouville se laissa tomber à genoux.

—Mon Dieu, balbutia-t-elle en élevant ses mains vers le ciel, je vais désobéir à vos lois... je vais commettre un crime : mais, mon Dieu, dans votre justice infinie, pardonnez-moi ce crime comme je pardonne du fond de mon cœur à celui qui m'a condamnée !

Après cette prière ardente, la jeune femme se releva et bondit en avant par un mouvement désespéré... Le terrain manqua sous ses pieds... Elle ne poussa pas un cri... l'eau profonde jaillit sous son corps... Un instant de silence succéda au retentissement sourd de cette chute, puis un bruit d'avirons se fit entendre et se rapprocha rapidement.

—Mon instinct ne me trompe jamais ! dit une voix sur la rivière, je me doutais de quelque chose !... je prévoyais une catastrophe !... Tu vois bien que j'avais raison !...

Cette voix était celle de Lascars.

—Oui, capitaine... répondit le lieutenant. Ah ! c'est la vérité la plus vraie, vous avez du flair comme un chien de chasse !

* * *

Tancredé, Hector et Mathilde étaient réunis dans un petit salon éclairé par quelque bougies. Les deux jeunes gens, innocemment égoïstes comme le sont en général les amoureux, causaient tout bas sans s'inquiéter du silence de M. d'Hérouville et de son accablement profond.

Laurent vint annoncer que le souper était servi sur la table. Tancredé tressaillit.

—J'avais enjoint d'attendre ! dit-il. Madame la marquise a-t-elle donné de ses nouvelles ?...

—Je croyais trouver madame la marquise ici, répliqua le vieux valet de chambre.

—Madame vous a parlé ? demanda Tancredé.

—Oui, monsieur le marquis... Il y a de cela une demi-heure à peu près.

Et Laurent répéta les paroles de la jeune femme.

—Pauline sera sans doute remontée chez elle, s'écria Mathilde, je vais la chercher et je vous la ramène avec moi...

Et la charmante enfant, gracieuse et légère comme une jeune nymphe, s'élança hors du petit salon. Son absence dura près d'une demi-heure. Quand elle reparut, elle était seule et elle tenait au bout de ses doigts roses une enveloppe carrée très épaisse.

—Voilà qui me semble tout à fait extraordinaire ! dit-elle en entrant, j'ai parcouru le château du haut en bas... j'ai cherché partout... j'ai demandé Pauline à tous les échos... Ou elle est absente, ou elle se cache, car je ne l'ai trouvée nulle part et elle ne m'a pas répondu... Mais voici une lettre à ton adresse, mon frère, qui te donnera peut-être le mot de l'énigme... Cette lettre était sur un meuble dans la chambre à coucher de la marquise... L'adresse est de sa main.

Tancredé saisit fiévreusement l'enveloppe, la déchira et se mit à lire, ou plutôt à dévorer les pages écrites par la jeune femme et portant en cent endroits les traces de ses larmes brûlantes. Quelques minutes lui suffirent pour tout parcou-

rir, pour tout comprendre, pour tout deviner...

—Oh ! malheureux ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Elle était innocente... et elle est morte !

—Morte ? répétèrent à la fois Hector et Mathilde avec une indicible épouvante, morte ?... qui donc ?...

—Pauline !... ma bien-aimée Pauline !... Venez, Hector... courons !... hâtons-nous ! Peut-être sera-t-il temps encore de la retrouver !... de la sauver !... Elle parle d'un linceul humide... C'est la Seine !... Oh ! Pauline !... Pauline !... si tu as quitté ce monde, je ne te survivrai pas.

Et M. d'Hérouville éperdu, désespéré, à demi-fou, s'élança au dehors, suivi par M. de Rieux presque aussi troublé, presque aussi désolé que lui.

* * *

Nos lecteurs se souviennent-ils de cette soirée mémorable où le baron de Lascars s'était fait un ennemi mortel en la personne de Patte-Poule, l'un des ex-lieutenants d'Huber, le capitaine des *Lapins* ? Patte-Poule avait juré de se venger, et cette nature rancunière n'avait garde d'oublier un pareil serment ; mais le bandit attendait l'occasion favorable ; il ne se contentait point d'une dénonciation vulgaire ; il voulait une vengeance raffinée.

Pendant tout l'hiver il épia le prétendu Joël Macquart ; il découvrit ses relations intimes avec Sauvageon, ou plutôt Caillebotte, le propriétaire du *Cabaret-Rouge*, et lorsqu'il eut acquis la certitude que Caillebotte connaissait les individualités multiples de Joël Macquart, il alla trouver le lieutenant criminel auquel il acheta sa grâce en lui dévoilant les mystères du Moulin Rouge, en lui révélant le secret de l'association des Pirates de la Seine, en lui livrant Caillebotte et Joël Macquart. Le lendemain de cette dénonciation, c'est-à-dire le jour même où se passent les faits que nous racontons, des agents de police secrète, déguisés en bons bourgeois et armés jusqu'aux dents, vinrent boire au *Cabaret-Rouge*. Ils trouvèrent le moyen d'éloigner la servante ; ils s'emparèrent de Sauvageon qu'aucun pressentiment n'avait mis sur ses gardes, et, après l'avoir entraîné dans la cave de sa maison, ils le menacèrent de l'appliquer à la question préventive s'il ne faisait des aveux complets. Le malheureux Sauvageon était incapable de résister à une telle menace. Il répondit en tremblant, mais avec la plus complète franchise, à toutes les questions qui lui furent adressées, et il apprit aux limiers de la police que Joël Macquart, le baron Roland de Lascars et le vicomte de Cavaroc ne formaient qu'une seule personne. Après cette confession d'une importance capitale, Sauvageon recouvra, sinon la liberté elle-même, du moins l'apparence de la liberté. Il reçut l'ordre de reprendre sa place dans la salle du rez-de-chaussée de son cabaret, et de servir comme de coutume les chalands qui se présenteraient ; mais il fut prévenu qu'un des agents du lieutenant criminel ne le perdrait pas de vue et lui brûlerait la cervelle, sans autre forme de procès, à la première parole indiscreète ou au moindre geste compromettant qui lui échapperait. Le reste de la journée s'écoula. Des ordres avaient été portés dans toutes les directions par des messagers sûrs et prudents. Deux heures après la tombée de la nuit, des brigades de maréchassée cantonnées dans un rayon de cinq à six lieues, arrivèrent l'une après l'autre au Bas Prunet et firent halte aux alentours du *Cabaret-Rouge*. Les barques de pêche de Bougival et les canots de promenade amarrés à l'embarcadère de Caillebotte, avaient été mis en réquisition. D'après les renseignements donnés par Patte-Poule, il était convenu qu'on agirait à dix heures du soir. On espérait trouver les Pirates de la Seine endormis sans défiance dans leur repaire, s'emparer d'eux avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en défense. Une circonstance inattendue fit échouer ce projet.

(La fin au prochain numéro.)